

Qui a peur d'Andrea Dworkin ?

Thérèse Lamartine

Numéro 151, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88604ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamartine, T. (2018). Qui a peur d'Andrea Dworkin ? *Nuit blanche, magazine littéraire*, (151), 60–62.

Qui a peur d'Andrea Dworkin ?



Par
THÉRÈSE LAMARTINE*



Quelque trente ans après la parution de ses ouvrages essentiels, on aurait pu croire que son œuvre avait pris quelques rides. Il n'en est rien. Andrea Dworkin demeure une figure capitale de la pensée féministe radicale, à la source de la deuxième vague, la plus puissante des trois que compte maintenant le mouvement des femmes.

Souvenez-vous, résistez, ne cédez pas¹ nous offre quatorze textes expurgés de tout compromis, de toute faiblesse, de tout sentimentalisme. Il n'est pas innocent que l'anthologie s'ouvre sur « Premier amour », révélateur de la trajectoire intime de l'écrivaine, qui connaît avec un jeune Grec les plaisirs et les dérives de la chair, ses ascensions lumineuses et ses descentes en enfer. Saisie par ce qu'elle nomme une « pulsion d'advenir », elle parvient à s'arracher du lien fusionnel où se meurt son pouvoir créateur.

Doté d'une « immense ambition de vivre, de savoir, de sentir », cet être humain né avec un vagin et en raison de cette seule caractéristique, sera par la suite violé, battu par un conjoint, parfois réduit à la quasi-mendicité, ce qui le mène à troquer son sexe pour

Nous devons empêcher les hommes de faire mal aux femmes dans la vie quotidienne, dans la vie ordinaire, à la maison, au lit, dans la rue, et à l'École polytechnique.

p. 137

un toit. Corps et âme à l'agonie, voilà que, mû par une force secrète, cet être se relève, trempe sa plume dans le sang de son aliénation, et construit une des œuvres fondatrices des luttes contre les systèmes d'oppression d'humain à humain. Andrea Dworkin, celle qui a tout vécu, saura désormais, sinon tout écrire, explorer avec un sang-froid et une lucidité indéfectibles les espaces les plus funestes où les femmes sont tenues prisonnières.

Ethnologue de la violence, Andrea Dworkin n'aura de cesse de fouiller la condition universelle du sexe féminin. Viol, inceste, violence conjugale sont radiographiés strate par strate. Déjà, elle balise la culture du viol, et met au jour le fait que les femmes vivent l'équivalent d'un couvre-feu militaire imposé par les violeurs. Sa main écrivante assène des

gifle cinglante au système prostitutionnel et à celui de la pornographie dont elle démonte la mécanique pièce par pièce, chacune nettoyée sans pitié de ses innombrables mythes et bêtises. Elle secoue nos doutes, nos indifférences, nos paresseuses. Chemin faisant, elle conspu le déterminisme biologique qu'on lui a pourtant reproché, et se détache de cette « pourriture idéologique » qui ferait des hommes et des femmes une espèce différente. Elle la Juive américaine, marquée en profondeur par la Shoah, appelle de ses vœux la création d'un État capable d'accueillir les femmes opprimées du monde entier. Un refuge, un espace de liberté autrement impensable. L'Israël des femmes martyres.

MOINS D'INFIRMIÈRES, PLUS DE GUERRIÈRES

En mettant un point final à son premier texte, *Women Hating*, au début des années 1970, elle prit l'engagement formel de consacrer sa vie au mouvement des femmes. Dût-elle en mourir. Trois décennies plus tard, elle n'y avait pas dérogé, et elle restera liée par l'honneur au mieux-être des femmes jusqu'à sa mort en 2005. Infatigable et debout, toujours, avec d'autres militantes elle s'est attaquée à l'industrie américaine de la pornographie, ce « Pentagone du pouvoir masculin où l'on entraîne les soldats de la guerre contre les femmes » ; elle a poursuivi les géants *Playboy* et *Hustler*, a dénoncé Bill Clinton, a broyé à la moulinette Freud et la masculine obsession du pénis ; elle a corédigé un célèbre projet de loi contre la pornographie. Christine Delphy, sociologue et préfacière du recueil, la reconnaît comme la plus brave d'entre nous.

Dans ses pages de feu et de glace, de glaise et de marbre, entre chair et esprit, l'écriture, conçue comme indistincte de sa vie, brûle du désir de participer à un nouvel ordre social et à la mise à mort des souffrances engendrées par la doctrine et la pratique patriarcales. Dans l'admirable chapitre intitulé « Ma vie

d'écrivaine », elle s'explique : « Ma seule chance d'être crue est de trouver une façon d'écrire qui soit plus audacieuse et plus puissante que la haine des femmes elle-même – plus intelligente, plus profonde, plus froide ».

Andrea Dworkin, la poète, l'essayiste, la styliste de la langue anglaise et la polémiste rigoureuse, la brillante oratrice, l'activiste de proue contre la prostitution et la pornographie, a été moquée et insultée, et n'a pas manqué de détracteurs. De détractrices non plus.

La détermination du violeur d'enfant est absolue ; son insistance et sa victoire communiquent à la petite fille l'expérience qu'il a d'elle, celle d'une chose que l'on peut violer, briser, sur laquelle n'importe quel inconnu peu s'essuyer la bite. Quand il est de la famille, l'invasion est bien sûr plus terrible, plus intime, l'évasion moins probable. J'ai eu de la chance – c'était un inconnu.

p. 59

Pour toutes les femmes, la nuit signe un choix : le danger ou l'enfermement.

p. 126

Car elle décoche des vérités qui font mal, et pas seulement aux hommes. « Nous sommes des héroïnes pour ce qui est d'endurer mais, jusqu'à maintenant, des lâches pour ce qui est de résister. » Aider une victime de viol est une chose, rappelle-t-elle. Mettre fin au viol en est une autre. C'est ce qu'il reste à faire.

À L'HUMAIN DANS L'HOMME

Quand Dworkin s'adresse aux hommes, ceux de bonne volonté, les vrais humanistes, les esprits éclairés, elle les questionne : pourquoi êtes-vous si lents à comprendre les choses les plus élémentaires comme celle-là : « les femmes sont tout aussi humaines que vous, en degré et en qualité ». Elle répond à ceux qui disent ne pas aimer la pornographie : « Je le croirai quand les macs se retireront des affaires parce qu'il n'y aura plus de consommateurs ». Mi-idéaliste mi-provocatrice, elle réclame à une assemblée de 500 hommes luttant contre le sexisme : « Je veux une trêve de 24 heures durant laquelle il n'y aura pas de viol ». C'était en 1983. Les hommes du côté des femmes sont aujourd'hui mis au défi de recueillir ce que cette femme d'une intelligence supérieure et d'un grand raffinement de la pensée partage sur le pouvoir masculin dont elle extirpe la substantifique moelle. En ces temps d'allégations/dénonciations/accusations effrénées contre ce pouvoir, il apparaît encore plus impérieux que les hommes y réfléchissent.

Dubitatif, John Stoltenberg s'interrogeait naguère : existe-t-il un écrivain et dissident politique mâle vivant dont le travail est comparable à celui d'Andrea en ce qui concerne la contribution à la fois aux lettres et au discours international sur les droits de la personne ? Il déplorait les difficultés éprouvées par Dworkin à faire publier ses ouvrages, frappés d'anathème. Stoltenberg, l'époux gay, et Dworkin, la fière lesbienne, se sont aimés pendant trente ans. Leur dialogue a influencé l'auteur et éditeur, qui se considère comme *un* féministe

radical. De son propre aveu, il a trouvé très difficile d'accepter le fait que la suprématie masculine empoisonnait à ce point autant de gens – hommes et femmes.

POUR LA SUITE DE LA LIBERTÉ

Selon Dworkin, *toutes* les femmes ont été spoliées de *tout* souvenir de liberté. Et de préciser : « Qu'est-ce que la liberté ? Deux mille ans de discours pour arriver à nous en tenir à l'écart ». Si nous ne devons retenir qu'une parmi les idées fortes de l'écrivaine, je suggérerais que ce soit cette phrase-phare : « Le féminisme exige précisément ce que la misogynie détruit chez les femmes : une bravoure sans faille pour affronter le pouvoir masculin ». Son œuvre devrait occuper une place de choix aux côtés des penseurs et des défenseurs de la liberté humaine, les Voltaire et Olympe de Gouges, les Aimé Césaire et Frantz Fanon, les deux Simone, Beauvoir et Veil, les Kate Millett – « Le monde dormait et Kate Millett l'a réveillé », a écrit Dworkin – et autres Louky Bersianik.

Le lectorat d'aujourd'hui, rompu à la litote, côtoyant une langue euphémique souvent subordonnée à la rectitude politique, pourra trouver cru le verbe

C'est la bouche, le vagin, le rectum, pénétrés d'habitude par un pénis, parfois par des mains, parfois par des objets, pénétrés par un homme et un autre et encore un autre et encore un autre et encore un autre. Voilà ce que c'est [la prostitution].

p. 166

[...] si la pornographie fait partie de la liberté masculine, alors cette liberté est inconciliable avec la mienne.

p. 83

de Dworkin. Sous son regard décapant, une chatte est une chatte. Ses ouvrages majeurs qui lui valent une renommée internationale, *Pornography: Men Possessing Women* (1979) et *Intercourse* (1987), sont disponibles en hébreu, en néerlandais ou en coréen notamment, mais introuvables en français. Chapeau bas donc aux éditions du Remue-ménage, qui pour la deuxième fois publient en français cette voix unique, et portent par ailleurs le projet de traduire *Intercourse*. Les éditrices présentent l'écrivaine hors norme ainsi : « Si cette essayiste faisait trembler les puissants, c'est qu'elle maniait comme nulle autre le verbe qui claque, l'humour, la colère salutaire ».

1. Andrea Dworkin, *Souvenez-vous, résistez, ne cédez pas*, trad. de l'américain par TRADFEM, Remue-ménage/Syllepse, Montréal/Paris, 2017, 186 p. ; 21,95 \$.

* Thérèse Lamartine, avant de se consacrer à l'écriture, a occupé le poste de directrice de Condition féminine Canada, au Québec et au Nunavut. Elle est l'auteurice d'*Elles, cinéastes... ad lib* (essai, Remue-Ménage, 1985), *Soudoyer Dieu* (roman, JCL, 2009), *Le féminin au cinéma* (anthologie, Sisyphes, 2010) et *Le silence des femmes* (roman, Triptyque, 2014). Sur sa planche à dessin, un essai de longue portée sur les relations femmes/hommes au XXI^e siècle.



Fabienne Roques, *Une histoire de forêt*, huile sur toile 91 x 76 cm.
Prix : 1 650 \$

ATELIER-LIBRAIRIE

Le Livre Voyageur

Atelier

Vente-commande d'œuvres

Contact : **Fabienne Roques** artiste peintre professionnelle

Librairie d'occasion et d'ancien

Achat-vente-évaluation

Contact : **Bruno Lalonde** libraire depuis 25 ans

2319, rue Bélanger

Montréal H2G 1C9

514 736-0999